

Cours 1 : passage à la connaissance du second genre

Limites de l'Imagination : Eth. II, prop. 29

COROLLAIRE

Il suit de là que l'esprit humain, toutes les fois qu'il perçoit les choses suivant l'ordre commun de la Nature, n'a ni de lui-même, ni de son corps, ni des corps extérieurs, une connaissance adéquate, mais seulement une connaissance confuse et tronquée. Car l'esprit ne se connaît lui-même, sinon en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps (selon la proposition 23). D'autre part (selon la proposition 19), il ne perçoit son corps, sinon par ces idées mêmes des affections, par lesquelles seulement aussi (selon la proposition 26) il perçoit les corps extérieurs ; par conséquent, en tant qu'il a ces idées, il n'a ni de lui-même (selon la proposition 29), ni de son corps (selon la proposition 27), ni des corps extérieurs (selon la proposition 25), une connaissance adéquate, mais seulement (selon la proposition 28 avec son scolie) une connaissance tronquée et confuse. C.Q.F.D.

[106]

SCOLIE

Je dis expressément que l'esprit n'a ni de lui-même, ni de son corps, ni des corps extérieurs une connaissance adéquate, mais seulement une connaissance confuse, toutes les fois qu'il perçoit les choses suivant l'ordre commun de la Nature, c'est-à-dire toutes les fois qu'il est déterminé de l'extérieur, à savoir par la rencontre fortuite des choses, à considérer ceci ou cela...

Le destin de l'homme : Eth. III, prop. 59, scol.

Nous sommes agités de beaucoup de façons par les causes extérieures et que, pareils aux flots de la mer agités par des vents contraires, nous flottons, inconscients de notre sort et de notre destin.

La raison, connaissance sous l'espèce d'éternité : Eth. II, prop. 44,

COROLLAIRE II

Il est de la nature de la Raison de percevoir les choses sous une certaine espèce d'éternité.

DÉMONSTRATION

Il est de la nature de la Raison, en effet, de considérer les choses comme nécessaires, et non comme contingentes (selon la proposition précédente). Et cette nécessité des [122] choses, elle la perçoit (selon la proposition 41) de façon vraie, c'est-à-dire (selon l'axiome 6 de la première partie) comme elle est en soi. Mais (selon la proposition 16, partie I) cette nécessité des choses est la nécessité même de la nature éternelle de Dieu. Il est donc de la nature de la Raison de considérer les choses sous cette espèce d'éternité. Ajoutez que les

fondements de la Raison sont (suivant la proposition 38) des notions qui expliquent ce qui est commun à toutes choses, et qui (selon la proposition 37) n'expliquent l'essence d'aucune chose particulière, et qui par conséquent doivent être conçues sans aucune relation de temps, mais sous une certaine espèce d'éternité. C.Q.F.D.

Limites de la raison : Eth. IV, prop. 37, scol.

La raison ne peut réprimer les sentiments

Eth IV, prop. 14

La connaissance vraie du bon et du mauvais ne peut, en tant que vraie, empêcher aucun sentiment, mais seulement en tant qu'elle est considérée comme un sentiment.

DÉMONSTRATION

Un sentiment est une idée par laquelle l'esprit affirme une force d'exister de son corps plus grande ou plus petite qu'auparavant (selon la définition générale des sentiments) ; et par conséquent (selon la proposition 1) il n'a rien de positif qui puisse être enlevé par la présence du vrai ; et conséquemment la connaissance vraie du bon et du mauvais, en tant que vraie, ne peut empêcher aucun sentiment. Mais en tant qu'elle est un sentiment (voir la proposition 8), si elle est plus forte que le sentiment à empêcher, elle pourra l'empêcher dans cette mesure seulement (selon la proposition 7). C.Q.F.D.

Eth IV, Appendice, ch. 32

Mais la puissance humaine est tout à fait limitée, et infiniment surpassée par la puissance des causes extérieures. Et par conséquent nous n'avons pas le pouvoir absolu d'adapter à notre usage les choses qui sont hors de nous. Cependant les choses qui nous arrivent contrairement à ce que demande la raison de notre utilité, nous les supporterons d'une âme égale, si nous sommes [324] conscients que nous nous sommes acquittés de notre fonction, et que la puissance que nous possédons ne pouvait s'étendre jusqu'au point où nous aurions pu les éviter, et que nous sommes une partie de la Nature entière, dont nous suivons l'ordre.

Eth V, Prop 36, scol

Ce que j'ai jugé qu'il valait la peine de faire remarquer ici, afin de montrer par cet exemple de quelle efficace est la connaissance des choses particulières que j'ai appelée intuitive ou du troisième genre (voir le scolie 2 de la proposition 40, partie II), et combien elle est supérieure à la connaissance universelle que j'ai dite être du deuxième genre. Car, quoique dans la première partie j'aie montré d'une façon générale que toutes choses (et conséquemment l'esprit humain aussi) dépendent de Dieu quant à l'essence et à l'existence, cette démonstration, bien qu'elle soit légitime et soustraite au risque du doute, n'affecte pourtant pas notre esprit de la même façon que quand on tire la même conclusion de l'essence même d'une chose particulière quelconque que nous disons dépendre de Dieu.